

Habib Tengour

*“ Khayyam savait l’activité poétique un jeu solaire circonscrit et une ouverture au deuxième regard serré dans le scintillement des mots
Un rejet catégorique de la monotonie abyssale de la dictature ”
(in Le vieux de la montagne)*

Un perturbateur dans la perturbation

Présenter cet écrivain iconoclaste, révolté tous terrains toujours poète quoi qu’il fasse, relève du défi tant il se joue justement de la dictature des genres consacrés de la littérature arabe comme de ceux de la littérature occidentale ; tant il se joue du lecteur dans de savantes stratégies de cache-cache qui semblent dire que l’auteur, malgré (ou grâce à) sa culture éclectique, n’a rien à dire, aucun message à délivrer, et que seuls comptent le texte qui se déploie sous nos yeux et le sens qu’on lui donne...

Tous les livres de Tengour (sous-titrés “séances”, “cahiers” ou “relation” là où on attend “roman”, “moments” là où on attend “nouvelles”, etc...) sont des livres de l’entre-deux des temps et des lieux, d’un va et vient erratique dans des zones imprécises, de l’ici et du là-bas quand l’un et l’autre sont toujours ailleurs, et ne délivrent ni ne font délivrer des jugements et opinions politiques tranchés sur l’Algérie d’hier ou d’aujourd’hui. Là où beaucoup de récits maghrébins viennent illustrer la désolante et déchirante vie des immigrés arabes en Occident, en expliquant le mal par des données sociales, politiques et économiques, Tengour, lui, nous demande de nous défaire de nos façades et carapaces, pour accéder au partage de la nudité totale des âmes dans leurs sublimes épreuves de liberté et d’amour infini, pour nous faire aboutir à notre part d’absolu reconnue aux confins de l’être et du non-dit... Plus qu’à une quête directe d’identité, c’est à la mise à jour contemporaine d’une richesse spirituelle ancestrale qu’il procède, à laquelle il nous invite dans un voyage aux détours cathartiques et aux rites initiatiques, tout en révélant l’empreinte de son écho dans le monde mental des exilés arabes d’aujourd’hui. A nous qui savons ou croyons savoir quelle tragédie politique connaît l’Algérie, qui avons connaissance tous les jours des catastrophes sous forme de haches et de couteaux qui s’abattent, tout cela, dans ses livres, demeure une menace fantomatique, comme derrière un brouillard où les malheurs d’un peuple sourdent des mots plus qu’ils ne sont véritablement “exposés”.

Dans ces jeux de miroir où se chevauchent les espaces, où se télescopent les temporalités, où présent et passé dialoguent comme par désenchantement, où allusions et métaphores se bousculent au portillon des migrations, les faits réels et la fiction se rejoignent, et les pinceaux de la graphie s’emmêlent dans de grandes traversées qui surprennent et déroutent, tant la liberté discursive, narrative et poétique est grande jusque dans les blancs du texte, en suspension...

Dans ces histoires instables qui déraillent, dans ces limites toujours franchies sans crier gare, dans ces sauts constants d'un univers culturel à un autre, dans ce zapping généralisé et parabolique du "je" narrateur et des registres de langue acrobatiques, dans ce mirage constant d'autobiographie plurielle, un texte très singulier semble s'écrire sous nos yeux dans l'instant même de la lecture. Ce texte hétérogène, dérapant, discordant, qui se faufile constamment entre deux systèmes littéraires et plusieurs langues, évoque les temps où la poésie racontait l'état des choses dans des épopées tordues, où le mythe n'était que support à l'expression d'un vécu et à la formulation d'une question toujours actuelle : comment distinguer l'inconnu de l'inexistant ?

A cette question, universelle et non strictement franco-maghrébine, c'est l'écriture qui tente une réponse. Sous influence surréaliste (le cas est assez rare chez les écrivains du monde arabe pour être souligné), et dopée aux univers fantaisistes de la bande dessinée occidentale, c'est toujours l'écriture poétique qui emporte le morceau. Même si une trame romanesque, plutôt désordonnée, finit par se dessiner, elle ne représente rien de sûr à quoi se raccrocher. Elle est plutôt un support formel à un texte beaucoup plus dense, et dont l'intensité et la profondeur métaphorique percutent l'imaginaire dans des spirales gonflées de brûlures, de questionnements et d'anxiété. Comme pour Novalis (que Tengour cite en exergue au *Vieux de la montagne*), "la poésie est le réel absolu". Non pas la poésie comme "poème", mais comme totalité. Le texte entier est un poème. Une investigation intégrale, dérégulée, voyante et éprouvante ; une vérité pratique, une intrépidité révolutionnaire, un rite verbal hésitant qui renvoie au monde et aux autres. Car même si elle est sous-tendue par une vision du monde, ce n'est pas cette vision qui est primordiale mais le texte lui-même, le texte comme quête de l'écriture en soi. Cette façon de l'appréhender est un moyen d'entrer dans le conte et dans la tradition orale, d'intriguer avec des choses familières, et de travailler, au-delà du sens premier de la narration, la manière de dire qui fait alors "autre sens". Le "jeu de massacre" poétique auquel se livre Tengour propose un itinéraire de la parole chaotique, fragmenté, dans un temps émietté, qui renvoie en effet à une brisure, en nous, du sens de la totalité de l'état d'être. Ce jeu est là pour tenter de dissoudre et de démystifier les pseudo-sens réifiés qui nous envahissent chaque jour, pour ébaucher une critique radicale des absolus en faisant prendre en charge par le lecteur son désir existentiel de produire lui-même le sens de ce qu'il lit. Mais le jeu n'est pas seulement un dire, il est aussi épure des mots qui renvoie de façon honnête à la relativité et à la précarité du sens, parfois à sa panne. Ainsi l'embrayage et la déconstruction des genres, même s'il participe d'une mécanique littéraire facétieuse, n'est pas qu'un exercice ludique, et introduit des interrogations dans toute leur gravité, des émotions dans toute leur longueur, dans une langue française souvent très belle, hantée d'arabe dialectal et coranique. Une langue mouvante émouvante, qui pose sans cesse son questionnement critique polymorphe sur la société algérienne sans rien figer en idéologie, et qui embarque le lecteur dans une navigation "à vue" de l'espace de transhumance algero-français.

Cet écrivain-là demande évidemment au lecteur une grande disponibilité face au texte pour lui donner un corps, le sien. Mais incriminer la difficulté du texte ne serait-il pas l'expression d'une peur, celle de sa propre sensibilité ? Traduite par le refus d'entrer dans un autre corps, inconnu, inexistant encore pour soi ?

Pierre Guéry